

Entretien avec **Rita Cioffi**
Propos recueillis par **Wilson Le Personnic**
Mars 2023

Rita, peux-tu revenir sur ta rencontre avec Dominique Bagouet et ton parcours au sein de la compagnie Bagouet ?

J'ai d'abord rencontré Dominique en tant que spectatrice. Par la suite, j'ai pris l'initiative de frapper à la porte du Centre Chorégraphique National de Montpellier qu'il dirigeait. Nous nous étions déjà brièvement croisés lors d'un festival, il avait une idée de qui j'étais, et je lui ai demandé si je pouvais assister à ses cours. Mon intégration au sein de la compagnie a débuté en 1989 et s'est faite de manière progressive. Dominique m'a d'abord confié l'enseignement de cours destinés aux danseurs et aux amateurs extérieurs à la compagnie. Puis j'ai repris le rôle de Sylvie Giron dans *Meublé sommairement* (1989), ainsi que celui de Claire Chancé dans *Le Saut de l'ange* (1987) en 1993 après la mort de Dominique. J'ai également eu la chance de participer à la création de *Necesito*, pièce chorégraphiée pour Grenade en 1991, puis à la nouvelle version de *So schnell* en 1993. Travailler avec Dominique a été pour moi une grande source de joie et de fierté. Des rencontres d'une telle intensité sont rares.

***Necesito*, pièce pour Grenade s'inspire de la ville de Grenade, de son folklore. Peux-tu revenir sur l'histoire de cette pièce ?**

Necesito est née d'une commande faite à Dominique Bagouet par la ville de Grenade. Mais fidèle à lui-même, Dominique ne voulait pas se contenter d'un hommage littéral ou d'une évocation patrimoniale. Il a préféré s'inspirer librement de ce que Grenade lui évoquait, en mêlant souvenirs personnels, impressions de voyage et imaginaire collectif. Il n'a pas cherché à faire une reconstitution historique ou touristique, mais plutôt à capter une atmosphère, une sensation, une Espagne rêvée et fantasmée. Au-delà de ces propres observations, Dominique avait aussi en tête le contexte historique de Grenade : la chute de la ville, la fin du royaume arabo-andalou, la prise de pouvoir des rois catholiques, l'Inquisition, la dictature de Franco... Toute une histoire espagnole marquée par des ruptures, des dominations successives, et, au bout du compte, une quête de libération. Ces références imprègnent la pièce en profondeur, mais *Necesito* ne cherche jamais à illustrer cette histoire. Elle aborde cette mémoire avec légèreté, humour et une grande liberté d'invention. Il faut aussi se rappeler du contexte de la compagnie : Dominique venait de changer de groupe, il voulait se renouveler, retrouver un élan avec de nouveaux danseurs. *Necesito* était pour lui l'occasion de créer quelque chose de plus joyeux, solaire, presque comme une anticipation de vacances. Une anecdote amusante : lors de la création à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, dans le cadre du Festival d'Avignon, la pièce était précédée d'un concert d'un orchestre espagnol, peut-être de Grenade, qui n'a pas apprécié la proposition de Dominique, la jugeant irrespectueuse de l'histoire de la ville. On peut imaginer que leurs critiques sont remontées jusqu'aux commanditaires du projet, ce qui pourrait expliquer que la pièce n'ait jamais été jouée à Grenade par la suite...

Tu as participé à la création de *Necesito*, pièce pour Grenade en 1991. Quels souvenirs gardes-tu du processus de création ?

Avant même le début officiel de la création, j'ai eu la chance de passer une semaine seule en studio avec Dominique. Les autres danseuses et danseurs étaient engagés sur d'autres projets, et j'ai un peu servi de "cobaye". Cette période a été précieuse : nous avons beaucoup ri, j'ai appris à mieux le connaître, à ressentir son regard. Je me sentais en confiance, même lorsqu'il me faisait remarquer, avec sa délicatesse habituelle, que j'en faisais peut-être un peu trop. La pièce porte en elle une énergie particulière : une liberté joyeuse, une légèreté teintée d'insouciance, mais aussi des moments de grande exigence technique, de rigueur presque savante, et une certaine gravité sous-jacente. Nous étions neuf danseuses et danseurs, neuf touristes un peu décalés, chacun porteur de son propre solo. Dominique nous voyait à la fois comme des choreutes et des coryphées, des êtres en jeu dans le sens le plus noble du terme. Ce qui frappait chez lui, c'était sa manière de créer à partir de nous. Il ne parlait pas beaucoup, mais il observait intensément. Il captait nos singularités, nos qualités propres, et s'en servait pour façonner ces personnages étranges, presque oniriques. Il lançait des pistes d'improvisation, et souvent le premier jet, brut, devenait matériau. Il nous laissait aussi composer des fragments, ce qui instaurait un va-et-vient constant entre son intention et notre propre interprétation. Ce dialogue silencieux faisait toute la richesse du processus.

Comment Dominique Bagouet a-t-il abordé la musique durant le processus de création de *Necesito* ?

Dans *Necesito*, la musique n'est pas un simple accompagnement : elle nous traverse, nous transforme. Elle guide une traversée sensible de l'histoire, et peu à peu, elle s'impose, jusqu'à nous emporter dans une énergie presque libératrice. Ce dont je me souviens, c'est la clarté avec laquelle Dominique Bagouet construisait sa trame musicale. Il n'y a jamais eu d'hésitation ni de détour : dès le départ, il semblait savoir précisément ce qu'il voulait entendre. Mon solo, par exemple, a d'abord été créé dans le silence, à partir d'une improvisation partagée en studio. La musique est venue ensuite, comme une peau supplémentaire, glissée avec justesse, sans jamais altérer le geste premier. Cette précision s'inscrit dans l'ensemble de la bande-son, pensée comme un récit chronologique : des musiques arabo-andalouses aux chants grégoriens, des voix populaires comme Lola Flores aux sons des corridas, des bandas, jusqu'aux accents rock et contemporains du groupe Gas Gas Gas, qui clôturent la pièce. Ces derniers morceaux ont été intégrés tels quels par Dominique.

Tu viens de recréer *Necesito* avec les élèves du CNSMDP. Comment as-tu abordé cette transmission ?

À l'origine, cette transmission n'avait pas vocation à être montrée en dehors du cadre pédagogique du Conservatoire. Le projet est né du souhait de Cédric Andrieux, alors directeur des études chorégraphiques du CNSMDP, qui porte, je le sais, une grande admiration pour *Necesito*. Pour ma part, j'ai toujours été impliquée dans la transmission du répertoire de Dominique Bagouet, que ce soit à travers des ateliers ou des temps pédagogiques. Mais je tiens à préciser que je n'ai jamais eu le désir de « monter une production », d'organiser un casting ou de défendre cette œuvre dans une logique de tournée. Ce n'est pas ma manière d'aborder ce travail. Pour moi, *Necesito* est avant tout une école, un terrain d'expérimentation fondamental pour les danseurs qui se forment. Concernant la transmission elle-même, j'ai toujours abordé l'écriture de Dominique avec beaucoup de respect. Je n'ai pas pour habitude de la transformer. En revanche, le monde évolue, les corps, les pratiques, les regards changent aussi, et je crois qu'il est essentiel de re-contextualiser une œuvre pour la rendre vivante dans le présent. Cela passe par un dialogue constant avec les interprètes. Il ne s'agit pas de reproduire, ni de « jouer à être quelqu'un d'autre », mais de comprendre cette danse, de l'incarner sincèrement. Dominique s'inspirait profondément de nous. Il captait nos qualités, nos propositions, et les intégrait dans une structure qu'il avait déjà en tête. Chaque geste nourrissait sa composition. En cela, transmettre *Necesito*, c'est aussi transmettre cette écoute, ce va-et-vient entre le chorégraphe et ses interprètes.

Cette nouvelle version fait « peau neuve » avec de nouveaux costumes, un nouveau décor, une reconstruction de la bande sonore...

Pour cette reprise, nous avons fait le choix, en accord avec le Conservatoire et les Carnets Bagouet, d'alléger le décor. Seul subsiste le sol, élément central, qui évoque un site de fouilles archéologiques, comme une strate de mémoire à ciel ouvert. Mais ce sol, tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas celui de la version originale. En 1991, le sol était une véritable création plastique, un plancher surélevé, orné de motifs inspirés des rosaces et arabesques arabo-andalouses. Il était encadré de monticules de terre, de fausses montagnes sur lesquelles les danseuses et danseurs pouvaient s'asseoir, circuler, se glisser dans des zones « hors-scène ». Le tout formait une sorte de paysage vivant, ouvert, presque théâtral. Dans cette version pour le CNSMDP, le sol a été recréé sous forme d'une infographie imprimée sur du lino, à plat, plus simple à manipuler dans un cadre pédagogique et de tournée légère. Visuellement, on retrouve les mêmes motifs, comme figés, fossilisés, ce qui renforce l'idée d'un passé enfoui que la danse vient réveiller. À l'époque, la musique était jouée en direct par le groupe de rock espagnol Gas Gas Gas. Aujourd'hui, nous avons opté pour une bande-son remasterisée. Cela permet à la danse de prendre pleinement sa place, sans le filtre du live, et d'occuper l'espace sonore de façon plus stable. Enfin, nous avons renoncé à certains éléments immersifs de la création originale, comme la diffusion continue de sons d'eau ou de fontaines, faute du dispositif technique adapté. Cependant, pour moi, cette simplification n'est pas une perte : elle offre une plus grande clarté au geste chorégraphique et permet de focaliser l'attention sur ce qui se joue véritablement dans les corps.

Pourquoi, à ton avis, la danse de Bagouet suscite-t-elle toujours autant d'intérêt aujourd'hui ?

Je pense que l'intérêt persistant pour la danse de Bagouet vient de la modernité qu'elle portait déjà à son époque, et qui n'a pas toujours été pleinement comprise. Elle incarne une forme de liberté et d'autodétermination, une démarche artistique profondément personnelle, qui ne répondait pas aux modes ni

aux attentes du moment. C'est une danse qui s'affranchit des dictats, avec une structuration d'une grande qualité. Ces dernières années, j'ai observé un retour à un certain formalisme dans la danse contemporaine. Il y a une réelle redécouverte des œuvres des années 80, avec des reprises de pièces de Daniel Larrieu, Andy de Groat, et bien sûr de Bagouet. Après une période où la danse contemporaine a cherché à casser les codes et à se libérer de toute forme, comme avec la non danse au début des années 2000. Aujourd'hui, on peut sentir un désir de revisiter ces écritures, peut-être dans l'élan de renouer un dialogue entre passé et présent, de se reconnecter à ce qu'on appelle souvent les « fondamentaux ». Cela montre à quel point la danse de Bagouet, malgré sa rupture à l'époque, reste une référence toujours pertinente aujourd'hui.